

15^{me} Année

TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 480 B

19 Mars 1942

2 francs



JULES BERRY

fait une création
étonnante dans "LA
TROISIÈME DALLE"
le film que Michel
Dulud a réalisé pour
les Productions
Pierre Collard.



SILHOUETTES.

ODETTE BRIANNE

Le public de cinéma ne la connaît pas. Ceci ne veut pas dire qu'Odette Brianne n'ait jamais eu l'occasion de tourner, mais il est bien évident que c'est surtout au théâtre et à la radio que cette comédienne consacre son activité. Ayant débuté au Théâtre de la Porte Saint-Martin, puis au Théâtre des Champs-Élysées, Odette Brianne entra à l'Odéon où, plusieurs années durant, elle joua tous les rôles du ré-

Bien avant la guerre, elle eut l'occasion de s'intéresser au cinéma. Ce fut d'abord le doublage de plusieurs films américains et, entre autres, elle fut la « voix française » d'Helen Twelvetrees dans *Fra Diavolo*. Passant du doublage à ce que l'on appelle en langage de métier le « direct », Odette Brianne interpréta de petits rôles dans plusieurs productions tournées dans les studios de la région parisienne. On put la voir par exemple en infirmière dans *Les Nuits Moscovites*.

Pourtant, son intense activité théâtrale ne lui laissait guère beaucoup de loisirs pour poursuivre une carrière cinématographique demandant, avant la guerre, une présence presque constante à Paris. Et il faut dire qu'Odette Brianne se consacre toujours avec ferveur aux tournées. Après l'armistice, c'est encore les tournées et le théâtre en plein-air qui l'attirent. Profitant de chaque séjour à Marseille pour jouer devant le micro de Marseille-National, elle a parcouru la zone libre avec les troupes qui jouèrent *Le Cid*, *L'Arlesienne* et aussi *Le Pain du Pêché*, de Paul Arène.

Dernièrement, ces nombreux déplacements lui avaient fait négliger quelque peu la Radio, mais elle vient de faire sa rentrée dans la troupe dramatique de la Radiodiffusion Nationale en interprétant le rôle de la femme de chambre dans *Le cœur a ses raisons* de De Flers et Caillavet. Espérons pour elle qu'Odette Brianne pourra rester un peu à Marseille, ce qui lui permettrait de prendre le chemin du studio.

F.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France : 1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse : 27 Kanongasse, Bâle, et 26, rue du Kursaal, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Etranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.

43, bd de la Madeleine, Marseille
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
C. C. 466-62)



Odette Brianne dans un des nombreux rôles classiques qu'elle joua en plein-air.

pertoire. Ce fut ensuite un séjour en Suisse où elle joua *Iphigénie* et *Vivette* dans *L'Arlesienne*.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte-rendu de cette visite, qui obtint comme chaque fois un vif succès, et qui ne sera pas la dernière, puisque ce genre de manifestations entre si bien dans le cadre de notre activité.

©

SAMEDI 21 MARS à 17 h. 30, en notre local, 45 Rue Sainte, Réception-Surprise, suivant la formule en usage.

Les demandes d'adhésion sont reçues aux permanences les Vendredis, Lundis et Mercredis, de 18 h. à 19 h. 30 et les autres jours aux bureaux de la Revue, 43 Bd de la Madeleine.

Deux visites samedi dernier, qui nous valurent une réception des plus intéressantes. En premier lieu, Régine Roche, la charmante vedette de la scène et de la radio, créatrice de la chanson fameuse *Maréchal nous voilà !* et partenaire de Réda-Caire dans sa dernière tournée, nous raconta, comment ayant fait de solides études pour l'Opéra, elle débuta à la Radio et au music-hall, quelles furent ses impressions, ses craintes, et ses joies. Puis, ainsi qu'il se doit, on parla du cinéma, qu'elle n'a jamais encore approché, mais qu'elle va bientôt aborder, puisqu'elle tiendra le rôle d'une chanteuse dans *L'Assassin à peur la nuit* une œuvre dans l'esprit du *Dernier des Six*, dont la Continental vient de commencer la réalisation à Nice.

Si donc Régine Roche affronte la caméra avec un œil absolument neuf, on peut être certain qu'elle y apportera, en plus de ses moyens vocaux et de sa maîtrise scénique, un esprit net et équilibré, une grande conscience professionnelle, qui lui permettront de bien se défendre. Le Ciné-Club est, en tout cas, heureux de présenter ses souhaits de réussite à cette plaisante artiste qui, en attendant, se produira encore, le 25 de ce mois, à la Radio Nationale.

Harry-James nous arrive, avec un physique rond et sympathique, qui participe à la fois de celui de Jim Gérald et de Pierre Finaly. Il a derrière lui un long passé théâtral et, sinon beaucoup de rôles, du moins d'amusantes et édifiantes expériences cinématographiques. La dernière en date est celle d'*Une vie de chien*, de Maurice Cammage. Il s'est beaucoup occupé de post-synchronisation et a mené à la Commission Interministérielle du Cinéma et au Comité National Economique, d'utiles campagnes, dont il nous parle, sans prétention ni fausse modestie. Bien qu'il préfère le théâtre au cinéma, on peut souhaiter voir plus souvent des réalisateurs songer à ce probe et sympathique artiste.

©

Notre troisième visite des studios Pagnol a finalement eu lieu lundi 16, à 18 heures, à l'occasion des prises de vues du nouveau film de Berthomieu, *Promesse à l'Inconnue*.



Le voleur volé : le spectateur ; Zéro de conduite... pour le metteur en scène ; J'ai menti... en promettant un bon film. »

Je pourrai en citer un paquet gros comme ça Cela date d'avant cette guerre naturellement. Beaucoup de ces journaux ont disparu, il en est paru d'autres, j'ai lu les critiques... ça recommence.

Quelqu'un à qui je me plaignais de cette histoire m'a expliqué : « Tu comprends ces gens là sont très spirituels. Il faut bien qu'ils le montrent, n'est-ce pas ? or s'ils ne font pas de l'esprit, comment veux-tu qu'ils le montrent ? »

Moi je veux bien, encore que le raisonnement me semble un tantinet vicieux, d'autant plus qu'il ne joue plus si je le transpose. Ainsi moi, je suis comptable, ce qui ne m'empêche pas de dessiner avec un certain coup de patte et un sens évident de l'humour (il est possible que le jour où l'on m'aura flanqué à la porte je devienne professionnel, je signerai Tic). Eh bien si dans mes livres de comptabilité, histoire de montrer mes talents de société, je gribouille des tas de petits bonshommes, même très bien faits... je risque fort d'avancer le jour où je renoncerais à la comptabilité. Mon patron me dira avec ce bon sens qui froisse les âmes distinguées : « Si j'ai un comptable c'est pour tenir mes livres plutôt que pour faire de l'humour entre le doit, l'avoir et la déclaration du bénéfice sur les rentrées des marchés de couleurs diverses ! » Les gens sont comme ça !

Nous avons l'air très très loin des journaux, nous y sommes pourtant. Quand j'achète un journal, je suis client comme quand j'entre dans une salle, c'est à dire un petit peu patron. Je préfère qu'un critique ait du goût et du bon sens, il m'est même agréable par-dessus le marché qu'il ait du talent voire de l'esprit mais à condition qu'il fasse son beculot qui est de me renseigner sérieusement sur un film. S'il veut épater ses petits copains avec un feu d'artifice — voire ! — il a certainement le temps après son travail, au bistrot, ou en jouant aux boules, ou bien qu'il leur écrive spécialement. D'autant plus que les petits copains, ça leur est

bien égal. Ils sont bien trop occupés à avoir de l'esprit pour leur compte personnel !

Cela me fait penser à un acteur de théâtre qui au lieu de dire son texte et de jouer la pièce ferait des astuces et des niches pour un vieux copain qu'il a dans la salle, quelque chose comme : « Que voulez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il mourron pour les petits oiseaux... Mcurron ? Oui il y a mon vieil ami Mourron au troisième fauteuil d'orchestre, c'est un jeu de mots. »

Vous voyez ça d'ici ! Vous imaginez la salle et l'indignation des journalistes le lendemain (surtout si cela se passait à la Comédie Française).

Alors, pourquoi se livrent-ils, eux, à des jeux qui ne sont pas plus honnêtes et disons-le, guère plus spirituels. Au début, certes, la formule était drôle, elle nous a tous amusés (pas autant peut-être qu'elle amusait son auteur, mais il faut savoir ne pas trop demander) mais lorsqu'elle devint du truc, de la redite, elle faisait bailler malgré sa forme lapidaire. Nous reconnaissons qu'il est plus facile de trouver une astuce dans la note : « Comment vas-tu Yau de Poël ? Pas mal et toi... lamatelas » que d'essayer d'expliquer pourquoi un film plait ou ne plait pas. Que d'analyser ce qui est bien, mal et pourquoi... il faut tenir compte évidemment de ce fait : les journalistes aussi sont sous-alimentés. Nous sommes tous logés à la même enseigne, cela n'excuse plus rien, et nous ne tolérerions pas que l'opérateur de cinéma prenne ce prétexte pour renouveler l'histoire du singe de la fable en oubliant d'allumer sa lanterne !

Alors pourquoi ces fantaisies sans fantaisie ? Maintenant, en ouvrant le journal, j'ai l'impression que l'on se paie ma tête... et je n'aime pas ça !

Modeste PARFAIT.

VOULEZ-VOUS ÊTRE
DE NOS AMIS ?
Abonnez-vous !

Il y eut naguère un journal qui « assurait » les soirées perdues. Si l'on allait voir un spectacle « assuré » et que l'on s'y ennuyait on allait avant la fin aux bureaux de l'hebdomadaire qui vous remboursait le prix de votre place. C'était drôle, ça n'a pas duré et je ne sais pas qu'aucune compagnie d'assurances ait repris à son compte cette forme particulière de police.

Du reste, nous n'en demandons pas tant. Même pas très fortuné nous pouvons encore subir les frais d'un mauvais moment. Néanmoins il y a beaucoup de salles de cinéma, beaucoup de films, quoique les journaux parlent sans cesse de « carence de la production ». Toutes les heures de libres ne suffiraient pas à tout voir. Autrefois je me fiais aux conseils de mes amis. Ils me disaient « va voir ceci, ne vas surtout pas voir ça et patate et patate ». Résultat : je me suis brouillé avec des tas de gens, j'ai vu de mauvaises choses et en ai raté d'excellentes.

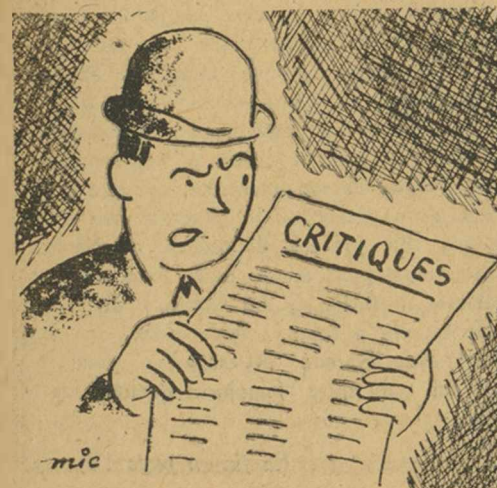
C'est à ce moment, comme je suis par définition conscient et relativement organisé que je me suis dit :

Il y a des personnes qui voient les films par métier, des gens qui pourraient ne pas « du cinéma » mais justement « du public » et qui écrivent dans les journaux. On les appelle des critiques et ils ne sont là que pour renseigner les types comme moi, leur dire où ils perdront leur temps et où ils ne le perdront pas. Ils peuvent évidemment avoir leurs opinions personnelles mais néanmoins leur opinion m'orientera.

Comme je savais que parmi ces critiques il y en avaient d'assez connus, voire de célèbres, donc par définition plus calés que les autres, j'achetai les journaux où ils écrivaient... Ça a duré des années.

Je lisais dans les journaux des choses dans ce genre là :

« Les dieux s'amuse... ils ont de la chance ! La fuite... c'est moi qui l'ai prise ! »



MICHELINE PRESLE

la fantaisiste...

Il est passé dans les habitudes de classer une fois pour toutes les artistes dans des catégories bien définies, et c'est un tort. On dit de celle-là à la figure poupine : c'est une comique, de telle autre : c'est le type parfait de l'ingénue, et à partir de ce moment, c'est chose faite : l'une et l'autre se trouvent cantonnées dans des emplois fixes alors que chez elles toute une gamme de sentiments ne demanderait qu'à s'extérioriser.

Micheline Presle est une des rares exceptions ayant pu se soustraire à cette loi immuable, et il est facile, en se remémorant

rapidement ses films, de constater qu'en dépit de ses 19 ans et de son bout de nez spirituel, elle n'a pas toujours interprété des rôles gais. Les quelques scènes de *Paradis Perdu* qui nous la montrent anxieuse ou tendre en font foi, et ne comptent pas parmi les moins bonnes. Doit-on en conclure que la voilà vouée aux personnages mélancoliques ? Bien au contraire ! Rappelons-nous plutôt ses débuts au théâtre dans *Am-Stram-Gram*, et sa toute récente interprétation : *Histoire de Rire*. Faut-il dire alors : c'est une loufoque. Pas plus. La vérité c'est qu'elle possède une grande diversité

d'expressions qu'il serait dommage de ne pas employer.

C'est justement ce que je suis en train de penser en la regardant, à la dérobée, sagement assise à côté de moi. Il est vrai que l'on n'a pas envie de faire des bêtises entourées comme nous le sommes de personnes attentives et silencieuses qui écoutent comme nous, un conférencier érudit.

J'étais loin de penser, en attendant Micheline Presle dans le hall, que notre entretien commencerait ainsi, mais l'ayant vue brusquement disparaître derrière une porte je l'avais suivie. Derrière cette porte avait lieu une conférence ; nous n'avions plus qu'à nous asseoir.

— C'est sur Molière, — me chuchote alors Micheline ; puis trois minutes après elle se penche encore et me dit :

— Mais non... J'ai dû me tromper de semaine.

En effet, les noms de Guy de Maupassant et de Marie Bashkirtseff reviennent à plusieurs reprises ; alors, pendant que quelques têtes une seconde distraites par notre entrée intempestive se tournent vers nous, sans y prendre garde, elle tire de son sac calepin et crayon, et se met en devoir de « croquer » le conférencier. J'imagine facilement qu'il y a encore bien peu de temps, elle devait faire la même chose avec ses professeurs. Elle est d'ailleurs si absorbée qu'elle s'aperçoit à peine que la causerie est terminée. Fini aussi le dessin puisque l'usage de la parole nous est maintenant rendu.

— Oui, je reviens de Paris ; me dit-elle en réponse à une question que je viens de lui poser. J'y ai terminé *La nuit fantastique* et je rentre ici pour tourner pour Impéria *Histoire comique* d'Anatole France avec Claude Dauphin et Louis Jourdan.

Pour la troisième fois, Micheline Presle vient donc de tourner avec Fernand Gravey. Cela nous prouve combien Marcel L'Herbier a su apprécier le couple d'*Histoire de Rire*. Le personnage d'Adé semble en tout cas avoir convenu parfaitement au tempérament de son interprète, car elle m'en parle avec plaisir et je gagerais que c'est là son rôle préféré. Il semble qu'elle ait raison mais pour mieux juger nous devons attendre la sortie de *La Comédie du Bonheur* qu'elle a tourné voici deux ans en Italie avec Ramon Novarro et pour lequel on a dû faire récemment quelques raccords.

(la fin en page 10)



C'est de Paris que nous parvient cette photo toute récente de Micheline Presle, si peu « posée », mais tellement attachante...

Je vais vous raconter

... lettre trouvée dans le courrier du Directeur du Metropolitan Opéra de New-York.

Cher Monsieur,

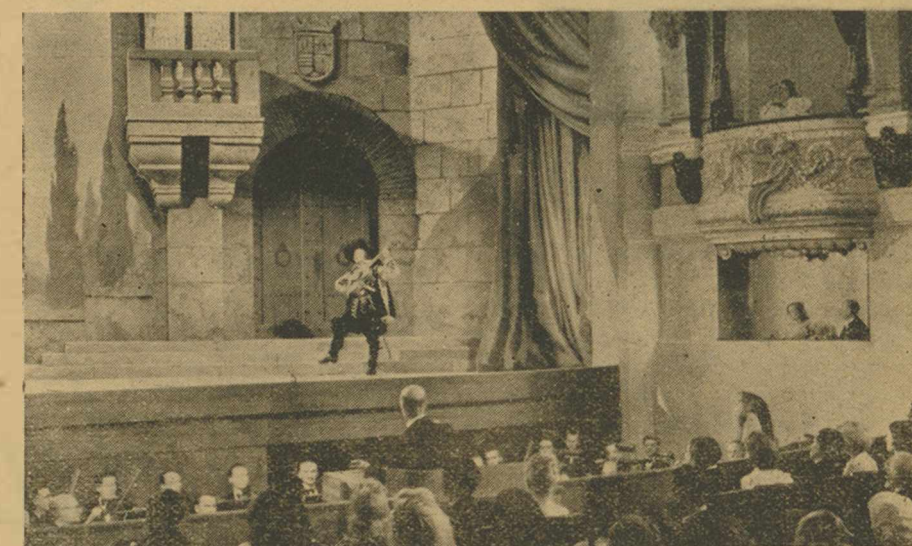
Je vous confirme une mauvaise nouvelle : Jean Dupray ne chantera plus, plus dans une salle de spectacle en tout cas. Je sais que vous offrez une fortune... une fortune ne peut le décider. Pour vous convaincre, je puis vous dire ce qui a poussé Jean Dupray dans sa retraite. Aussi bien, ce n'est plus un secret.

J'ai toujours été son ami, le meilleur, le seul peut-être. C'est pour lui que j'ai renoncé à chanter pour me consacrer à son succès... Cela m'a valu en compensation la réputation de grand imprésario... enfin la question n'est pas là ! J'ai presque assisté à sa rencontre, au Conservatoire, avec Maria qui devait devenir sa femme. Leur ménage était parfaitement heureux, une vraie et perpétuelle lune de miel. Mais, pris par sa carrière, marchant de succès en succès, il ne voyait pas l'héroïsme quotidien de Maria qui, malade, lui cachait son état, refusait de partir à la montagne pour ne pas le quitter et faisait du docteur et de moi les complices d'un drame.

Pendant ce temps, il triomphait, il triomphait dans *Don Juan*, il triomphait à la radio, on enregistrait des disques que ses admiratrices s'arrachaient. C'est d'une de ses admiratrices que devait venir tout le mal. Il s'agit d'Edith Watkins, que vous avez dû connaître, la fabuleuse fortune de son mari était célèbre en Amérique. Il y avait longtemps qu'elle faisait des avances à Jean, retenant chaque soir une loge d'avant-scène, lui fixant chaque soir un rendez-vous où il n'allait jamais. Imaginez qu'elle acheta les établissements Excelsior qui éditaient les disques de Dupray, afin de pouvoir l'approcher. Tant d'obstination devait finir par vaincre le chanteur encore naïf malgré sa gloire. Il se rendit chez elle un peu par curiosité... Il y retourna tous les soirs. Je l'apprenais par un coup de téléphone de Maria me reprochant d'entraîner son mari dans de quotidiennes et longues sorties nocturnes. J'essayai de le raisonner, il était comme fou. Son aventure avec Edith devenait orageuse, violente. Elle se lassait de son caprice, lui, devenait jaloux... il apprit à ce moment l'état de sa femme. Il voulut retrouver leur amour. Pour la décider à partir, il promit de l'accompagner. Le soir fixé pour le voyage, Maria allait de plus en plus mal, elle fit pourtant pour se lever, un effort surhumain, elle alla au théâtre, entra dans la loge de Jean... et le trouva avec Edith. J'arrivai à ce moment et fus affolé de son air égaré. Elle

(la fin en page 9).

FIÈVRES



... il triomphait dans la Sérénade du Don Juan de Mozart...



... Une bien belle fille, cette Rose, et qui l'aimait, comme tant d'autres, mais avec une certaine sawagerie.



6

Max Linder fut le premier « type » du Cinéma français. On se souvient encore de sa réussite.

L'annonce du retour au studio de Marcel Levesque et de Joë Hamman — le premier, créateur d'un personnage qui aurait pu devenir un « type » du Cinéma français, l'autre interprète de personnages trop particuliers pour s'élever à cette dignité, a ramené notre esprit à l'époque où l'on pouvait croire que le Cinéma français allait chercher à se constituer une personnalité et, ce faisant, nous a conduit à constater que cet art, dont l'activité s'est, dès l'origine, affirmée beaucoup plus grande que celle de tous les autres arts, se trouve, encore aujourd'hui, singulièrement plus pauvre que tous ses concurrents, non seulement en œuvres, mais encore en personnages représentatifs, en « types » pour employer le mot en usage dans le vocabulaire du monde littéraire.

Cette affirmation a de quoi surprendre. Elle n'en correspond pas moins à une réalité indiscutable.



Une scène de ménage classique, telle qu'elle se reproduisait dans presque tous les « Rigadins » de l'époque héroïque d'avant 1914.

Les "Types" du CINÉMA français

Max! Léonce! Rigadin!
PAR RENÉ JEANNE

Et d'abord qu'est-ce qu'un type, littérairement parlant ? Dans le langage courant, un « type » est un individu qui ne ressemble pas à ceux qui l'entourent, quelque chose comme un original. Un « type » c'est un homme que l'on rencontre par hasard, au café ou dans un salon et qui, par ses apparences extérieures d'abord, par la façon dont la nature l'a bâti ou doté, par ses attitudes et ses gestes, par sa manière de s'exprimer — bien plus que par les idées qu'il exprime — attire l'attention et quelquefois la retient. Il vous a amusé — bien plus qu'intéressé — vous pensez à lui en regagnant votre logis et une fois revenu chez vous, vous dites à ceux qui vous y attendent — ou vous vous dites à vous-même — en évoquant celui dont vous venez de faire la connaissance : « Vraiment c'est un type ! » ou plus brièvement en-

core : « Quel type ! »... Et puis, c'est fini... A ce type vous ne pensez plus et on vous parlerait de lui, huit jours plus tard, que vous l'auriez oublié ou que de lui vous ne vous rappelleriez plus qu'un détail : « Ah oui ! Un gros nez violet avec de petits yeux d'éléphant ! » ou encore : « Ah oui ! ce petit chafouin qui, d'une pichenette de sa main gauche enlève sans cesse sur sa manche droite la poussière qui ne s'y trouve pas ! »

Mais qu'y a-t-il derrière ce gros nez coloré, ces yeux de pachiderme et ce tic de maniaque de la propreté, vous ne vous l'é-

7

tes pas demandé, vous ne vous le demanderez pas.

Littéralement, un « type » est tout autre chose. Le contraire ou presque.

Et tout d'abord, un « type » littéraire c'est un homme — un homme ou une femme — qui n'est jamais un original et qui, s'il ne ressemble pas tout à fait à n'importe qui, ressemble à beaucoup d'entre les humains et leur ressemble assez pour que, par tel ou tel de ses traits et malgré tous les autres, chacun de nous — ou presque — puisse se reconnaître en lui. C'est ensuite un homme qui ne se distingue des autres par son aspect physique que dans la mesure où à ces apparences physiques correspondent des traits de caractère personnels.

Et maintenant que nous avons essayé de jeter un peu de lumière sur le contenu du mot « type », essayons de faire le recensement des « types » auxquels le Cinéma Français a donné la vie.

Le premier est celui que Max Linder imagina dans les années qui précédèrent la guerre de 1914 et que, à de rares exceptions près, il anima dans tous ses films jusqu'au jour de sa mort. Nous avons dit, ici même (1) l'essentiel de ce qu'il y a à dire de ce personnage de jeune bourgeois, pas très fort, pas très malin, à qui son étourderie vaut de tomber sur de fréquents « becs de gaz » mais qui est assez bon garçon pour qu'on le plaigne sans se priver d'en rire. Ce type modernisé par l'élégance vestimentaire dont Max Linder l'avait doté, restait dans la ligne classique la plus nettement française, venant des comédies du 18^e siècle en passant par *Le Chapeau de Paille d'Italie* de Labiche.

La facilité avec laquelle le personnage de Max fut accueilli non seulement en France mais encore un peu partout en Europe et jusqu'en Amérique montre bien tout ce qu'il avait de général et de profondément humain sous ces apparences si nettement françaises et même parisiennes. Le seul exemple d'adoption universelle aussi unanime, aussi cordiale, aussi dépourvue de résistance, c'est dans le cinéma américain qu'il faut aller le chercher, auprès de Charlie Chaplin, avec ce « Charlot » dont on a, peut-être avec un peu trop de complaisance, dit et redit qu'il constitue un type d'humanité à peu près unique, ce qui est tout à la louange de Max Linder, quand on sait que Charlie Chaplin — on l'a déjà dit, mais ne craignons pas de le répéter — n'a pas hésité à proclamer que l'acteur français était son maître.

Très proche du « Max » de Max Linder est le « Léonce » de Léonce Perret qui est à peu près son contemporain.

Comme « Max », « Léonce » est un bon garçon, aussi sympathique, moins crâneur et plus assagi, bourgeois lui aussi, plus bour-

(1) Voir *La Revue de l'Ecran* du 11 Oct. 1941.



Un autre « type » : « Léonce », mais à l'époque où il était déjà devenu M. Léonce Perret, réalisateur de *Königsmark* et de *Madame Sans-Gêne*.

geois même que « Max ». Dans les petites comédies dont il était le héros et qui ont à peu près les dimensions de celles de Max Linder, « Léonce » nous apparaissait le plus souvent marié, épris à la fois de sa femme, de son foyer, de ses aises matérielles, morales et sentimentales et tenté par l'aventure extra-conjugale, quand cette aventure ne se révèle pas trop risquée. Quelquefois « Léonce » n'était pas encore passé devant Monsieur le Maire, mais alors il y aspirait tandis que Max Linder en était toujours au stade de la bamboche malgré tout. C'est que Léonce Perret avait bien l'aspect du brave type amateur de lectures en pantouffles au coin du feu, alors que Max Linder pouvait sans invraisemblance se livrer à ses facéties sous la tunique et le képi du collégien. Cette différence dans leur aspect physique entre les deux acteurs conditionnait les dif-



Pour composer « Charlot », le type le plus célèbre du cinéma mondial, Charlie Chaplin, s'est inspiré de Max Linder.

férences présentées par les petites comédies qu'ils interprétaient : Max Linder se jetant à corps perdu dans l'agitation, la course, la poursuite, l'acrobatie, alors que Léonce cherchait les ressorts, dont il avait besoin pour faire évoluer son intrigue, bien plus dans les circonstances intérieures que dans

(La fin en page 10).



Un récent article de Roger Vercei dans le *Petit Journal* repose sur le plan d'actualité, une question qui n'avait jamais cessé de l'être: l'adaptation au cinéma d'une œuvre écrite.

D'ailleurs, une fois n'est pas coutume, le romancier ne se répand pas en lamentations. Il accorde au cinéma des nécessités dont le roman ne peut pas tenir compte à la création (et pour cause). Certes, Vercei n'essaye pas de tricher, il avoue certains pincements au cœur devant telle ou telle transposition, mais il se piate à rendre hommage au metteur en scène, aux interprètes (Jean Gabin, Michèle Morgan et Madeleine Renaud, qui ont su traduire l'atmosphère rude du livre, le dessin marqué des personnages : rudes, étranges ou résignés. La meilleure démonstration pour tirer la morale de cet article n'est-elle pas de placer sous les images de Grémillon, le texte de Roger Vercei? ...et ça « colle très bien »!

Il était grand, un torse droit serré dans une vareuse de drap noir. Pas de carrure : la pente des épaules qui dégaugeaient le cou lui gardait une silhouette étonnamment jeune.

Un visage rasé, de teint marin, à la fois sanguin et bilieux, tons vermeil et ivoire : l'air du large et les conserves échauffantes. Les yeux ardoises, dès qu'ils se posaient, prenaient une fixité dure. Le nez paysan, large, de base apparaissait, mais de profil seule-

ment, assez fortement busqué, et l'on suivait le ressaut des maxillaires jusqu'au menton bref.

Les yeux de Renaud s'étaient rivos à l'avant. A chaque sauvetage, son attention s'attachait ainsi à l'avant pendant l'aller, à l'arrière, lors du retour, car c'était à l'arrière que se jouait la partie décisive, l'arrière où se fixait la remorque qui traînait le bateau « sauveté ».

HISTOIRE ECRITE et HISTOIRE FILMÉE ...



Renaud ne la quittait pas du regard pendant la violente confession. Elle ne le surprenait pas. Il en avait tant connu, des femmes de marins qui tenaient tête à des brutes et faisaient, à l'occasion, victorieusement le coup de poing avec eux. Des gaillardes ! Mais ce qui justement l'étonnait dans un tel débordement d'énergie et de dureté, c'était ce corps élancé, mince, qui semblait facile à briser, à mater. Le capitaine gardait à l'arrière-plan de sa mémoire, l'image du tas inerte qu'elle avait été sur le pont du *Cyclone*... Il observait ses bras nus jusqu'au-dessus du coude et en calculait la force dérisoire... « Les nerfs », pensa-t-il. C'est un mot qui, pour les hommes, explique tout ce qu'ils ne comprennent pas des femmes. Il avoua pourtant sa surprise :

— Je n'aurais jamais cru qu'il pût tenir autant de cran dans... combien ?... Cinquante kilos de jolie femme ?

— Méfiez-vous, répliqua-t-elle Les maigres sont mauvaises !...

Je vais vous raconter

FIÈVRES

(suite de la page 5)

partit sous la pluie. Jean passa une effroyable soirée, il chanta pour elle devant le micro leur air préféré, elle l'entendit peut-être... pour la dernière fois. Une dernière crise devait l'emporter la nuit même avant que Jean ne rentrât chez lui.

Depuis ce jour, Dupray s'est tu. Moi-même je perdis sa trace. Après bien des recherches, je finis pas le découvrir dans un petit village de Provence. Il vivait sous le nom de Jean Féraud avec un brave bonhomme de pêcheur : Louis. J'arrivai là-bas le jour même des fiançailles de Louis avec une bien belle fille : Rose. Une fille... enfin, vous me comprenez.

Je crois qu'à ce moment, il était encore possible de faire revenir Jean sur sa décision. C'est alors que je lui parlai de votre offre. Il était calme; l'amitié du pêcheur, la vie saine lui avaient rendu son équilibre. Pourquoi fallut-il que cette Rose ramenât encore le drame ?

Dès le jour des fiançailles, lorsqu'il avait chanté, elle avait deviné qui il était. J'ai senti que cela allait mal tourner lorsqu'elle mit un disque de Dupray et qu'il le cassa par feinte maladresse. Comme tant d'autres elle l'aimait, mais elle l'aimait avec une certaine sauvagerie. Il y eut un jour, sur la plage, une scène violente entre eux... Louis arrivait à ce moment, il crut que Jean violentait Rose, il se précipita. Les deux hommes se battirent comme des bru-

tes. Louis plus âgé, plus lourd, avait le dessous, il vit rouge, saisit son couteau, Jean s'élança, ils roulèrent sur le sable et Louis se blessa gravement avec sa propre arme. On le crut mort !

Il ne l'était pas, mais ce fut pour Jean le coup de grâce. Il eut l'impression qu'un sort s'attachait à lui. Lorsqu'il vit Louis sauvé, lorsqu'il vit Rose repentante, il prit un chemin qu'il connaissait bien : celui du monastère où, chaque semaine, il portait le poisson. Mais cette fois-ci, c'était pour y rester. Mes efforts n'y firent rien. Il n'est plus de notre monde, vos câbles proposant des cachets fabuleux ne peuvent l'atteindre. Néanmoins, par respect pour son grand talent, par amitié, ne laissez pas dire qu'il a perdu la voix. Je l'ai entendu — car on peut l'entendre — il chantait l'*Avé Maria* de Schubert. Vous ne pouvez imaginer rien de plus beau, jamais il n'a chanté avec tant d'émotion.

Eh oui, vous pensez comme moi. Que voulez-vous, nous sommes des hommes de théâtre et nous voulons tout ramener au théâtre. Il nous faut néanmoins nous incliner et renoncer, Jean Dupray ne parle plus notre langue.

Autant que vous, je le regrette, plus que vous-même, car si vous perdez des salles triomphales, moi j'ai perdu un ami.

Croyez, Cher Monsieur... etc.

TARDIVEL, Imprésario



Une scène impressionnante de Grandison le Félon.



GRANDISON LE FÉLON.

Il fallait s'attendre à ce que la lutte tenace et magnifique que, huit siècles durant, l'Irlande soutint contre ses oppresseurs britanniques, fournit un jour au cinéma allemand la matière d'un film. Et comme cette atmosphère de brumes et de révolte a servi, chez d'autres, de cadre à des œuvres de la classe du *Mouchard* et de *Révolte à Dublin* l'idée était également défendable sur le plan cinégraphique.

L'histoire de ce juge de paix anglais, de Glenarvon, traître par goût et assassin par lucre, et qui, condamné à mort par les sinfeiners, trouve une fin tragique dans les marais d'une lande, nous est conté dans un style qui, normal et un peu lent dans toute la partie « mondaine » du film, atteint à une surprenante poésie et à une puissance évocatrice extraordinaire dès qu'entrent en jeu la lande, les marécages, et toutes les vieilles traditions révolutionnaires et religieuses des patriotes irlandais. Je pense notamment à cette scène de l'enterrement des deux sinfeiners tombés sous les balles anglaises, à la cérémonie funèbre qui l'accompagne, à cette danse lourde et rythmée des hommes dans l'auberge, tous passages qui nous ramènent à la belle tradition du film expressionniste allemand, et, plus près de nous, à certains des meilleurs passages d'œuvres comme *La lutte héroïque*. L'intrigue sentimentale entre la femme de Grandison, patriote irlandaise, et le beau garçon John Ennis, est d'un intérêt secondaire, mais ne comporte pas de fausse note.

Ce doit être un grand patriote que ce Ferdinand Marian qui, successivement sous les traits du Juif Süss, de Cecil Rhodes (du *Président Krüger*) et de Grandison le félon, accepte de porter tous les vices et toutes les hontes des races et des peuples stigmatisés sous les traits de ces personnages. C'est en tout cas un grand acteur, car il nous les impose avec une subtilité et une apparence d'impartialité assez convaincantes. Olga Tschechowa prête son talent souple et sa persistante jeunesse au personnage grave et passionné de Gloria Grandison. Karl Ludwig Diehl, un des acteurs les plus en vue d'outre-Rhin, est un John Ennis séduisant. Les autres sont Friedrich Kayssler, Paul Otto, excellents, mais il faut surtout relever la qualité de la figuration, qui prête aux révolutionnaires irlandais, une collection de masques durement taillés, en parfaite harmonie avec l'atmosphère de l'œuvre.

A. M.

Les "TYPES" du Cinéma Français

(Suite de la page 7)

les extérieures : il y avait beaucoup de discussions conjugales dans les petites comédies de Léonce Perret et le personnage féminin qu'il avait créé et baptisé « Poupette » pour donner la réplique à son « Léonce » n'était pas sans devoir beaucoup, sur le chapitre de la mauvaise foi aux créatures entêtées et charmantes dont Courteline, à la même époque, faisait un si amusant usage et dont la Valentine de *La Paix chez soi* est restée le modèle le plus achevé. Aussi vrai, aussi français que « Max », « Léonce » ne connut pas un succès aussi général que son rival. Peut-être parce qu'il provoquait plus le sourire que le rire, mais pour avoir connu un succès plus limité dans l'espace « Léonce » ne mérite pas moins que « Max », d'être considéré comme un des « types » et des plus heureux du Cinéma français.

Enfin, complétant l'équipe de ceux qui valurent leurs premiers rires et leurs derniers avant la tourmente aux gamins que nous allions finir d'être en 1914, voici Prince-Rigadin.

Alors que Léonce Perret venait de l'Odéon et du Vaudeville où il avait tenu un petit — tout petit — rôle dans *Madame Sans-Gêne*, Prince comme Max Linder appartenait à la troupe des Variétés quand il se lança dans la carrière cinématographique, mais alors que son camarade renonçait au Théâtre, Prince conserva toujours un pied sur les planches pendant toute la période où il sacrifia au studio. Très nourri

de culture classique — il avait eu un brillant Premier Prix de Comédie au Conservatoire de Paris et avait joué Molière et Regnard à l'Odéon avant d'entrer aux Variétés — Prince avait composé son personnage de « Rigadin » sur le modèle des héberlués, des jocrisses, des « gebe-mouches » dont la farce italienne et française est si riche. Bien plus que « Max » et « Léonce », « Rigadin » est proche de la conception théâtrale classique et — contradiction curieuse — c'est pourtant dans les films dont il est le héros que l'on trouve le plus de cinéma. Léonce Perret, en effet, ne pensa jamais et Max Linder ne pensa que rarement à utiliser les possibilités techniques de l'appareil de prise de vues à des fins comiques, alors que Prince eut souvent recours aux truquages et l'on trouve dans un de ses films une quintuple ou sextuple surimpression qui est à la fois d'une belle audace et d'un irrésistible effet comique. Mais cette compréhension de l'art qu'il servait n'a rien à voir avec Prince créateur du type de Rigadin.

« Max », « Léonce », « Rigadin » : trois types nés en quelques années, trois types également vrais, également humains, également français... Ce n'était pas mal pour ce nouveau-né qu'était le cinéma ! C'était si bien qu'il n'a pas réussi depuis lors à faire mieux !

René JEANNE

Un des derniers personnages de Prince-Rigadin : celui qu'il joua dans Sa meilleure cliente. Un document édifiant, aussi, sur le cinéma français d'une certaine époque.



NOTRE COUVERTURE

Nous allons bientôt voir *La Troisième Dalle*, le film que Michel Dulud a écrit et réalisé pour les Productions Pierre Collard. Entre plusieurs autres, cette œuvre aura l'originalité de nous montrer un Jules Berry tout différent de celui que nous connaissons depuis des années. Dans *La Troisième Dalle*, Jules Berry incarne un brave homme de savant. Voici d'ailleurs comment Michel Dulud dépeint le personnage que son imagination a créé :

Il a entrepris ses travaux historiques comme on entre en religion, et il vit ainsi en extase dans l'Histoire, en compagnie des hommes qui sont restés grands et des femmes qui furent jolies.

Il est l'ami de ceux-ci... peut-être l'ami de celles-là, à coup sûr leur contemporain à tous, et sans doute leur confesseur... Un confesseur indulgent qui leur a donné l'absolution à condition de raconter leurs péchés.

Si Barbaroux était un bouquin, ce serait un de ces livres d'heures du Moyen-Âge, à la couverture ternie et usée par le temps mais qui, des qu'on l'ouvre, éclate de toutes ses couleurs de vitrail et de tous les ors neufs de ses enluminures... Oui, Barbaroux serait un de ces livres, petit livre à lettre dans un cloître par deux générations de moines, et qui, après des siècles, rayonne encore aujourd'hui de foi, de jeunesse et de vie.

MICHELINÉ PRESLE

(suite de la page 4)

— Est-ce qu'on vous entendra chanter dans un de vos prochains films ? lui demandai-je en pensant à ce *Paradis perdu* que tout le monde a fredonné et qu'elle n'a malheureusement jamais enregistré.

— Oui, je chanterai un peu dans *Histoire Comique*.

Puis, changeant de conversation :

— Vous savez qu'il se passe en moi un drôle de phénomène. Au théâtre, quand j'ai joué *Am-Stram-Gram*, je n'ai jamais senti le moindre trac et pourtant mes camarades m'avaient bien prédit que ça allait venir, mais par contre au micro, c'est affreux : je ne peux plus dire un mot, je bafouille et même avec un papier je ne sais pas lire correctement.

C'est peut-être à l'éducation première qu'elle a reçu entre autres chez Raymond Rouleau que Micheline Presle doit cette assurance sur la scène : en tout cas, cela lui a valu son premier engagement sérieux, le jour où au cours d'une audition, Pabst lui a offert un rôle important dans *Jeunes filles en détresse*. Ce n'est pourtant pas la première fois que nous apercevions la figure souriante de la jeune Micheline, car auparavant elle fit de la figuration dans *Je chante* et dans *Vous seule que j'aime*. Il s'en est parait-il fallu d'un rien qu'on ne lui confie à ce moment-là un petit rôle. Un rien — ou plutôt une jaunisse venue à cette époque entraver sa carrière.

Mais ces temps sont lointains...

Françoise BARRE.



LES JOURNÉES DU C. A. T. J. C.

Avec les Journées des Arts et du Cinéma, les dirigeants du Centre Artistique et Technique des Jeunes du cinéma, dont le siège est à Nice, se proposaient, en réunissant des écrivains, des artistes et des techniciens du cinéma, de provoquer des débats, de faciliter des échanges d'opinions qui apporteraient quelque lumière sur les problèmes nombreux que pose la rénovation du cinéma français. Le projet est grand, en effet, de ces rencontres où des créateurs qui usent de procédés d'expression différents confrontent leurs théories et parient métier, et les Journées des Arts et du Cinéma, qui eurent lieu du 3 au 6 mars, ont été fructueuses. Quand elles n'auraient eu pour effet que d'établir un courant entre des gens qui travaillent trop souvent en ordre dispersé, à faire reconnaître les bienfaits en matière d'art de l'esprit critique, elles auraient bien servi le cinéma, auquel écrivains et artistes peuvent apporter un sang nouveau.

Dès la première journée, inaugurée par une allocution de M. Lefros, directeur général du C. A. T. J. C., des débats s'instituèrent qui, prenant le sujet d'un peu haut, eurent pour objet de rechercher si le cinéma est un art, d'autres conversations eurent lieu les jours suivants, où, suivant de plus près les questions, on rechercha par exemple lequel de tous les artisans qui concourent à la fabrication d'un film doit être réputé l'auteur. La discussion fut vive mais aboutit enfin à cette conclusion que si le film est œuvre collective, il a bien un auteur précis, appelé, faute de mieux, du mauvais terme de metteur en scène. On distinguera les cas d'espères et de nombreuses et intéressantes suggestions furent faites que nourrissent des exemples bien choisis.

Ajoutons qu'à cette occasion, le C. A. T. J. C. avait fait venir à Nice l'exposition des photographies organisée par Jeune France et qui, connue, voit peu, un grand succès à Vichy et Lyon.

Qu'en outre fut donné, le 4 mars en soirée, au Palais de la Méditerranée, un grand concert dont le programme était composé d'œuvres de jeunes musiciens et qui fut en tous points réussi. Deux fois, en soirée, au Centre des Jeunes du Cinéma à la villa « El Patio », furent projetés des films que l'on revoit toujours avec un plaisir neuf comme *A nous la liberté*, *Le crime de Monsieur Lange*.

Enfin le 5 mars les jeunes acteurs du Studio des Jeunes du Cinéma qui représente une des branches de l'activité du C. A. T. J. C. se produisirent sur scène. Plusieurs de ces jeunes acteurs, dirigés par M. Huot sont de réels espoirs. Le judicieux entraînement qu'ils connaissent au Studio des Jeunes permettra sans doute à certains de ces espoirs de se confirmer.



NOUVELLES DE PARTOUT

— Parmi les membres du bureau de l'Association des Comédiens Combattants, nous relevons les noms de Maurice Escande, Paul Amlot, Georges Salillard, Rovers-Cadet et Louis Allibert.

— Pour la réouverture du Théâtre de l'Athénée, on va y jouer *Comédie en trois actes* de Georges Clouzot avec Yvonne Printemps, Pierre Fresnay, Marguerite Deval.

— Françoise Rosay va faire une série de conférences sur le Théâtre et le Cinéma au Conservatoire de Lausanne après quoi elle créera une pièce inédite d'André Birabeau *Le Séducteur* avec Paul Bernard et Jean Worms pour partenaires.

— A San Francisco, on a joué une pièce intitulée *The Smiling Visitor* (Le visiteur souriant) et interprétée par Katharine Cornell avec Jean-Pierre Aumont pour partenaire.

— De passage à Marseille, Raymond Bordenie, s'est mis d'accord avec Roland Dorgettes pour la réalisation prochaine du *Château des Brouillards*. Le film sera mis en scène par Jean Boyer et interprété par Fernand Gravey.

— Aquilastace, Paul Boissin, Ardisson, France Willème et Renée Rency créeront à Nice la pièce inédite d'André Négis *La Famille Bonnafoux*.

— Le chansonnier Pierre Dac ayant clandestinement franchi la frontière espagnole et ayant été



refoulé, a été incarcéré à Perpignan.

— On annonce que Michèle Morgan a quitté Hollywood à destination de la France, via New-York et Lisbonne. Cette nouvelle n'est pas encore confirmée officiellement.

— *Comedia* publie une liste des comédiens qui sont rentrés de captivité et de ceux qui sont encore prisonniers. Parmi les premiers, rappelons Jean-Louis Allibert, Paul Colline, Douking, Daniel Lecourtis, Paul Vandenborghé ; parmi ceux qui sont restés là-bas, citons Michel André, Silvain Ballester, Jacques Froment, Raymond Galle, Saint-Georges, Louis Arnoult et Yves Brainville.

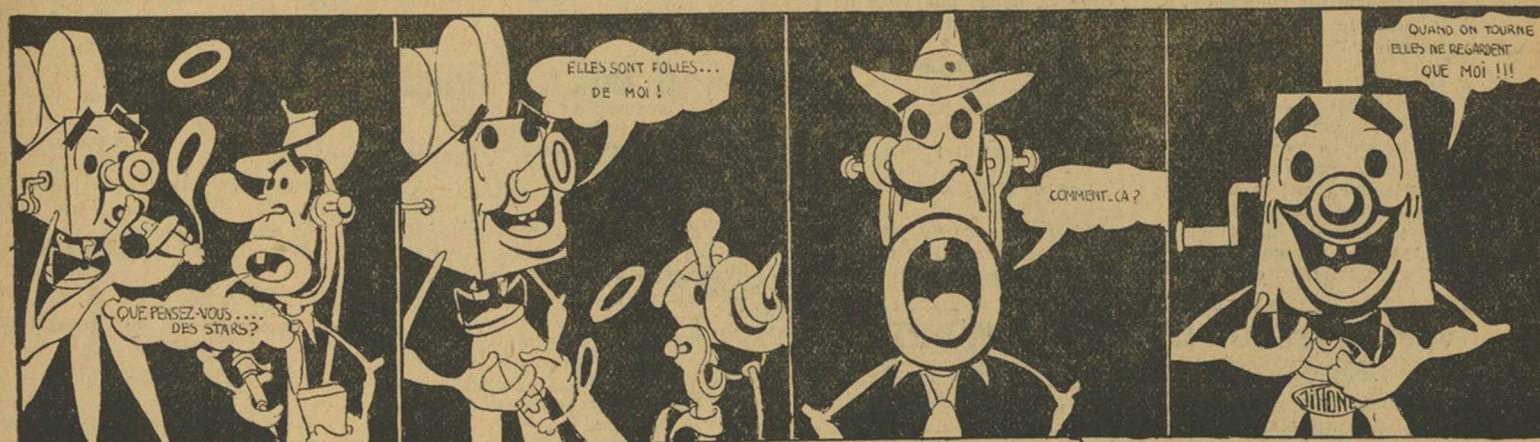
— Abel Gance s'est rendu à Paris où il va activer la préparation de *Capitaine Fracasse* dont Fernand Gravey sera la vedette.

— On annonce de Paris le décès à l'âge de 63 ans, de l'excellent acteur Georges Maujoy que nous avons vu pour la dernière fois à l'écran dans le rôle du curé de *L'Assassinat du Père Noël*.

— Marcelle Maurette fait jouer à Paris une pièce sur Saint-Simon mise en scène par Jean Galand et interprétée par Germaine Dermoz, Roger Gaillard et Robert Le Vigan.

— André Bauge et Paul Meurisse passent en ce moment à l'A. B. C. de Paris, établissement avec lequel Tino Rossi a signé un contrat d'exclusivité.

LES AVENTURES DE CAMERA (Dessins de Vittone)



DU FOND DE NOS ALBUMS



ANDRÉ BAUGÉ



Josette
DAY



R. G. — Il y aurait fort à vous répondre, entre autres que pour être jeune il n'est pas indispensable de cultiver le lieu commun, même s'il est un mot d'ordre qu'il n'est pas nuisible de connaître le français et l'orthographe et que lorsque l'on prône les principes moraux et l'héroïsme on commence par ne pas envoyer des lettres et des articles anonymes, parce que ceux-ci, normalement, devraient aller à la corbeille à papier avant même d'être lus.

G. B. à Burzel. — Que voulez-vous qu'un metteur en scène fasse de vos photographies? Imaginez que chacun en reçoit quotidiennement des centaines, que parmi celles-là il en est de « sensationnelles » et que malgré tout il ne convoque pas les intéressées pour cela. Le service que nous voudrions vous rendre et dont

nous aimerions que vous puissiez être reconnaissante c'est de vous faire comprendre le mirage que vous cultivez. Vous perdez votre temps alors qu'il serait tellement mieux que vous songiez à vivre tout simplement, à être heureuse dans la mesure du possible et à laisser le cinéma à ceux dont c'est le métier. Nous ne croyons vraiment pas que ce puisse être le vôtre. A moins que vous ne soyez disposée à végéter jusqu'à la fin de vos jours, à devenir de ces figurantes désabusées à la recherche de quelque vague cachet qui n'arrive même pas toujours... le cinéma, c'est pourtant si beau dans un fauteuil!

Max G. à Nice. — Vous devez déjà commencer à connaître, puisque vous nous lisez régulièrement, le conseil que nous donnons aux jeunes qui veulent dé-

buter. C'est celui-ci : ne débutez pas. Il ne s'agit pas seulement de trimer dur pour arriver; il s'agit de ne pas arriver du tout. Vous aussi vous êtes de ceux qui écrivez « Je veux essayer de devenir vedette ». Mais on n'essaye même pas. On peut essayer d'être comédien, c'est dur et la récompense est parfois, pas toujours, de pouvoir exercer dans l'ombre, un métier que l'on aime. Jeune, Français 16 ans, sportif et dansant des claquettes..., voilà certes des qualités, vous devez être une centaine de mille dans ce cas. Croyez-vous, vous aurez beaucoup plus de succès auprès des petites jeunes filles de votre entourage qu'auprès d'un metteur en scène de cinéma. Elles vous diront même, peut-être: « Vous devriez faire du cinéma ». Vous les croirez et vous en serez tout heureux. Tandis que si vous les prenez au mot...!!!

Croyez-nous, suivez ce conseil; et si dans quatre ans (pas un jour de moins) vous avez toujours en tête la même idée, aussi forte, écrivez-nous, nous étudierons alors un cas qui aura au moins pour lui la ténacité.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 50-93

Mlle P. à Les Pennes-Mirabeau. — Les communications avec l'Amérique ne sont nullement interrompues, mais de plus en plus laborieuses et difficiles. Jean-Pierre Aumont ne reparaitra certainement pas sur les écrans. Aux Etats-Unis, il fait une tournée théâtrale. Votre lettre sera transmise dès que cela sera possible.

MONACO-MONTE CARLO

Climat incomparable.
Tourisme, Arts, Sports
50 HOTELS et PENSIONS
Toute la gamme des Prix
Renseignements:
Office National du Tourisme et
de la Propagande, Monte-Carlo

Jacqueline à Toulouse. — Impossible de faire d'exception. Nous ne donnons pas d'adresses d'artistes. Pour Raymond Rouleau, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est à Paris et que l'on ne peut lui écrire que par l'intermédiaire de cartes inter-zone.

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

Claude L. à Toulon. — Vous en avez de bien bonnes, vous ! Vous voudriez vraiment que les amis des vedettes risquent la prison pour faire plaisir aux admirateurs des artistes ?? Contentez-vous donc de photos d'artistes résidant en zone libre.

Georges S. à Nice. — Nous ne vendons jamais les photos que nous publions dans la Revue. Voici l'adresse que vous demandez; Productions Miramar, Hôtel Rubi, Nice.

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est

MISTRAL

Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

Le Gérant: A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

Georges GOIFFON et WARET

51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS